

Stéphane Kelly (dir.). *Les idées mènent le Québec. Essais sur une sensibilité historique.* Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2002. 222 p.

Joseph Yvon Thériault

Volume 4, Number 1, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024630ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024630ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thériault, J. Y. (2003). Review of [Stéphane Kelly (dir.). *Les idées mènent le Québec. Essais sur une sensibilité historique.* Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2002. 222 p.] *Mens*, 4(1), 99–103. <https://doi.org/10.7202/1024630ar>

COMPTES RENDUS

Stéphane Kelly (dir.). *Les idées mènent le Québec. Essais sur une sensibilité historique.* Les Presses de l'Université Laval Québec, 2002. 222 p.

Dans *Les idées mènent le Québec*, Stéphane Kelly a regroupé une dizaine de textes portant sur une « nouvelle sensibilité » historique, émergente dans le Québec des années quatre-vingt-dix. Cette nouvelle sensibilité serait reconnaissable à une lecture empathique du passé, à l'encontre du courant « moderniste » dominant depuis la Révolution tranquille, courant ayant largement fait table rase du passé. On reconnaîtra dans une telle proposition la périodisation historiographique que Ronald Rudin, qui signe par ailleurs le premier article du volume, traçait dans *Faire de l'histoire au Québec* : l'historiographie traditionnelle, l'historiographie révisionniste et l'historiographie postrévisionniste. Si Rudin, au début des années quatre-vingt-dix, pouvait difficilement identifier quelques historiens sceptiques en regard du révisionnisme ambiant, une décennie plus tard, Stéphane Kelly croit assez développée cette sensibilité nouvelle pour en faire un premier bilan. C'est du moins l'objectif que ses collaborateurs et lui se sont donné.

En quoi se distinguerait cette nouvelle sensibilité ? Il s'agit, comme on l'a dit, d'une lecture du Québec plus sympathique au passé. Les auteurs ne s'en cachent pas, pour contrer la désinvolture des modernistes contre la tradition, il s'agit d'assumer un passé plus complexe, toujours présent comme mémoire. Un position « intellectuelle virtuellement conservatrice » rappelle E.-Martin Meunier (p. 105), ce qui ne veut pas dire un parti pris politique conservateur ou néolibéral. Après tout, le passé est autant porteur de messages collectivisants qu'individualisants. L'expression d'« uchronie »

que Christian Roy, dans le texte de conclusion de l'ouvrage, propose pour rendre compte de cette nouvelle sensibilité, apparaît juste. À la différence de l'utopie qui propose une radicale nouveauté en se projetant dans le futur, l'uchronie est un regard sur le passé qui vise non pas à l'idéaliser (ce qui serait une position radicalement conservatrice), ni à le maîtriser (ce qui est l'attitude moderniste), mais à démontrer qu'un autre parcours aurait été possible, qu'une autre mémoire est toujours disponible. La « nouvelle sensibilité », bien que ce ne soit pas toujours très clair, voudrait se distinguer aussi d'une position postmoderne qui, sous couvert de réhabiliter le passé, ne fait qu'y ramener l'avenir. Pour la nouvelle sensibilité, le passé serait un legs, l'on n'invente pas le passé que l'on veut.

Trois grandes divisions reprennent avec cohérence le projet de l'ouvrage. Dans la première, des historiens de la génération précédente, ouverts à la « nouvelle sensibilité », font le pont entre celle-ci et leur recherche personnelle. Ronald Rudin rappelle comment la sensibilité postrévissionniste en Irlande a voulu ressouder le passé à la subjectivité irlandaise (ce que l'effort de normalisation du révisionnisme refusait justement). Si Rudin voit chez les historiens contemporains des efforts dans ce sens, il reste sceptique sur le développement au Québec d'un renouveau historiographique qui, tout en conservant une rigueur scientifique, aurait su renouer avec une certaine mémoire publique. Louis Rousseau rappelle son long travail d'historien de la religion et les difficultés de construire l'objet religieux dans le Québec moderniste. Gérard Bouchard rappelle la « pertinence » et l'« essoufflement » du paradigme moderniste. Si une nouvelle sensibilité historiographique se dessine, il y sera, même si la posture de démiurge qu'il propose pour réhabiliter le passé ne nous apparaît pas toujours relever d'une attitude uchronique.

La deuxième section est la plus intéressante du volume. Pas uniquement en raison de la qualité des textes, mais aussi parce que l'on est en présence des démarches les plus près d'une pratique historiographique propre à la nouvelle sensibilité souhaitée. Trois textes font appel, tout en commençant à en dessiner le chemin, au retour d'une sensibilité plus grande à certains éléments du passé largement ignorés des historiens et des sociologues de l'identité moderne québécoise. Éric Bédard et Xavier Gélinas soulignent les insuffisances du paradigme néonationaliste particulièrement au regard de l'illusion de la neutralité territoriale, du rejet de la référence française et du passé religieux. E.-Martin Meunier, qui s'interroge sur l'insensibilité de la génération précédente aux phénomènes du religieux, plaide pour la redécouverte du pôle institutionnel de la société ainsi que de la tradition humaniste, éléments largement évacués du paradigme moderniste. Jean-Philippe Warren, dans le champ de la sociologie, rappelle qu'une riche tradition sociologique rendant compte de la manière particulière par laquelle le Québec vivait sa modernité a été broyée par une sociologie du progrès réduisant la modernité à ses modalités administratives et la sociologie à une ingénierie sociale.

La troisième section poursuit et étend cette idée d'une dérive technocratique de la société issue de la Révolution tranquille. Marc Chevrier décrit ce processus à travers le déclin des humanités qui accompagne la judiciarisation de nos sociétés. Jean Gould rappelle comment la genèse catholique de la modernisation bureaucratique québécoise met en lumière le déclin dans la société organisée — la société technocratique — des institutions comme forme d'organisation traversée par une finalité. Stéphane Kelly démontre comment, depuis le début du XX^e siècle, tant dans la pensée que dans la pratique politiques, s'est dessinée une conception thérapeuti-

que du politique qui ferait sortir nos sociétés du libéralisme pour les propulser dans une société de consommation où il ne s'agit plus que de gérer le plaisir. La Révolution tranquille a été au Québec la victoire de ce mouvement porté par une classe et une génération particulières.

Bien que certains puissent penser qu'il est prématuré de dresser le bilan d'une sensibilité qui commence juste à émerger, *Les idées mènent le Québec* est un recueil d'histoire des idées qui arrive à point. Après trente ans de lecture modernisante unilatérale sur le Québec, il est rafraîchissant de voir des jeunes historiens et sociologues proposer de nouvelles avenues. L'attitude nuancée face à la tradition — si la tradition n'est pas la maîtresse du présent, nous ne sommes pas non plus complètement maître de notre tradition — est pleine d'avenir.

Le caractère exploratoire de la démarche appelle néanmoins certaines réserves. Je pense particulièrement à trois interrogations que j'esquisserai simplement en guise de conclusion.

La question de la génération. L'idée de génération circule beaucoup dans ces textes sans qu'elle soit clairement explicitée. En quoi la nouvelle sensibilité est-elle le fait d'une génération ? L'opposition, relevée ici entre une modernité présentée à travers une rationalité purement instrumentale (les modernistes) et celle d'une subjectivité moderne (les romantiques), n'a pas attendu la nouvelle sensibilité québécoise pour s'exprimer dans l'histoire des idées de la modernité. N'est-ce pas une position un peu désinvolte d'attribuer à la génération des « enfants du Concile » la découverte de la subjectivité dans l'histoire de la modernité ? Fernand Dumont ne participait-il pas de cette « nouvelle sensibilité » ?

La thèse de la technocratie. On insiste fortement dans cette nouvelle lecture sur le caractère obsolète de la distinction tra-

dition/modernité, distinction comme on le sait à la source du paradigme moderniste. La tradition participerait de la modernité. Toutefois, on reprend une distinction institution/organisation qui me semble reproduire les traits les plus problématiques de la distinction tradition/modernité. Les institutions normatives de la modernité auraient disparu pour faire place au monde de l'organisation instrumentalisée (voilà la vérité de la Révolution tranquille). L'institution disparue, n'est-elle pas alors, comme la tradition, un passé mort ? N'est-ce pas là fondamentalement la thèse du paradigme moderniste, que l'on vise pourtant à dépasser ?

La tradition politique. C'est l'oubli du religieux qui est au cœur du portrait dressé ici de la nouvelle sensibilité historique. On peut justifier ce choix par la centralité qu'occupait le religieux dans l'univers canadien-français. Mais le religieux n'occupait pas toute la place, il y avait aussi l'univers du politique. Ce dernier est largement absent de la nouvelle sensibilité présentée ici, ce qui laisse effectivement l'impression que contre l'univers organisé de la technocratie, seule l'institution religieuse fut historiquement porteuse de sens. Peut-on souhaiter une uchronie politique pour le Québec ?

Joseph Yvon Thériault
Département de sociologie
Université d'Ottawa